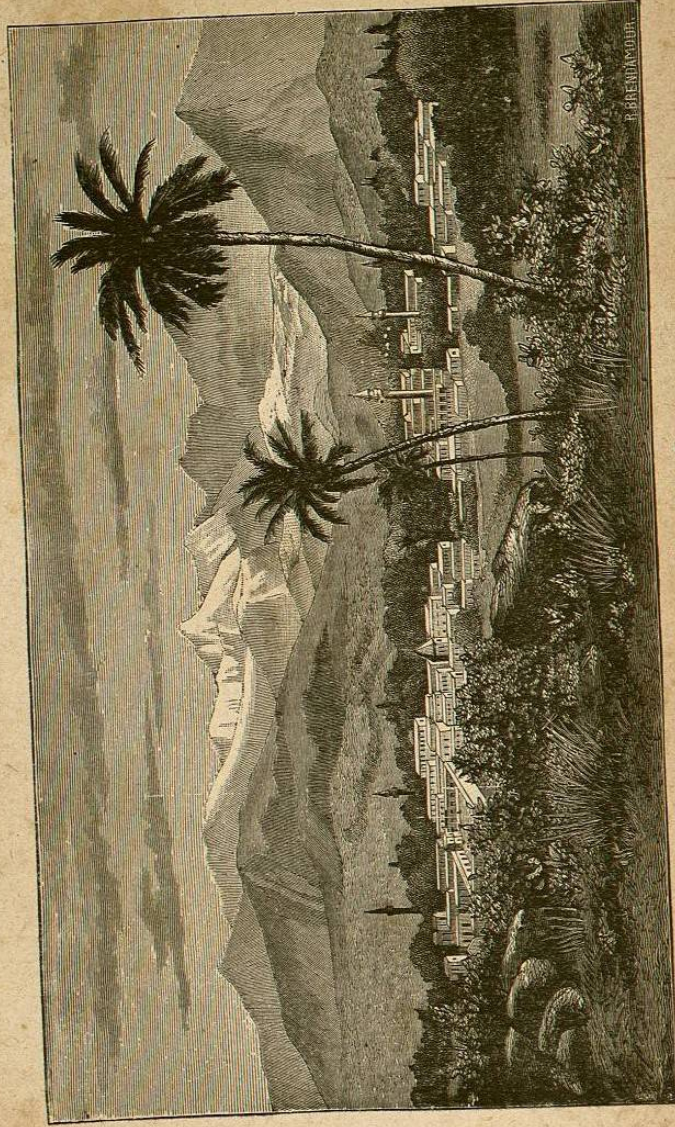


Vol. III, p. 81.



Vue de Tarse, au pied du Taurus.

ment du sultan et leur vif désir de voir l'étranger, la France en particulier, créer un vaste protectorat sur les côtes d'Asie Mineure, comme elle l'a fait à Tunis. De distance en distance, et sur des mamelons artificiels, d'anciennes tours carrées rappellent que quelqu'un a voulu établir là, soit une série de signaux, soit une série de gardes. On nous dit que c'est l'œuvre d'Alexandre le Grand et que ces signaux arrivent à Babylone. La plaine est très riche. La rivière Folle, assez peu profonde, peut bien sortir de son lit quand il lui plaît, et gambader au milieu des moissons. Une belle vigne, plantée à la française, excite notre admiration. Elle appartient à un de nos compagnons de route, qui nous déclare avoir *apporté* un homme de France et de Nîmes pour la cultiver.

Nous voici à Tarse. L'antique patrie de saint Paul semble n'être plus qu'un vaste et frais jardin. Des bosquets d'orangers, de figuiers, de mûriers y cachent les maisons. Seuls deux ou trois minarets annoncent qu'il y a là une ville. Elle fut très florissante autrefois. Son école rivalisait avec celles d'Alexandrie et d'Athènes, et elle eut l'honneur de fournir des précepteurs aux maîtres du monde ou à leurs neveux Octave, Marcellus et Tibère. C'est justement à l'un des successeurs de ces fameux maîtres d'école, Abib-el-Kouri, un jeune et charmant maronite, que nous sommes adressés. Il nous ménage auprès du curé grec-catholique, le P. Becherah, dont, comme instituteur, il est l'auxiliaire, la plus sympathique ré-

ception. Sa classe est bien tenue. Notre arrivée y provoque une joyeuse émotion. On proclame des vacances pour la soirée, et nous avons le plaisir de voir ces jeunes écoliers user et abuser de la récréation que nous leurs avons valuë. Ils s'installent pour y jouer sur des chapiteaux, des fûts de colonnes et des frises de marbre blanc très finement sculptées qui, après avoir fait l'orgueil de la vieille ville au temps de Paul, gisent maintenant çà et là pêle-mêle, tout en étant dignes de faire l'ornement de nos musées nationaux. Les chers élèves en rupture de ban grimpent sur quelques pauvres mûriers, qu'ils débarrassent de leurs fruits. Le tumulte devient indescriptible. Nous avons hâte de fuir en allant chercher, s'il s'en trouve quelque part, des souvenirs du grand Tarsais qui fut l'Apôtre des nations.

De sa maison, de l'arbre qu'il aurait planté, nul ne sait nous indiquer la place. Chez l'agent consulaire américain, nous inspectons un puits très ancien à l'aide d'une lanterne que l'on y descend. Là fut trouvée, il y a vingt ans, une inscription portant le nom de Paul, mais incomplète et que chacun interprétait à sa façon. Si nous pouvions la voir et l'interpréter, nous aussi! Le maître de la maison, qui a pour fils un très avenant jeune homme, nous raconte comment, en voulant protéger l'inscription, il l'a perdue. Il l'avait clouée à une poutre dans une dépendance de sa demeure, avant de partir pour un long voyage. A son retour il ne l'y a plus trouvée. Pour nous dédommager,

il nous offre de monter sur sa terrasse, où il nous fait une leçon de topographie générale. Au nord c'est la chaîne du Taurus avec ses neiges étincelantes. A travers l'échancrure des monts les plus rapprochés passe le Cydnus. Il prend sa source sous de grands cèdres, des chênes et des platanes au flanc desquels grimpent des lierres et des houblons, et d'une roche crevassée il s'élançe en innombrables jets. C'est sur les deux rives de ce fleuve et au milieu de la plaine que l'ancienne Tarse fut construite. Aujourd'hui le Cydnus passe à plus de cinq cents mètres à l'orient de la ville, soit que son cours ait été modifié par les canalisations multiples qu'il a subies, soit que Tarse actuelle ait été simplement réduite à sa partie occidentale d'autrefois. Des ruines que l'on voit dans le lointain, et que nous côtoierons avec la voie ferrée, rendent cette dernière hypothèse plus probable. Au midi, la plaine s'étend à travers vingt kilomètres jusqu'à la plage. Cette plage, très marécageuse, était jadis à peu près couverte par la mer et s'appelait le *Regma*. Une lagune principale y servait de port à la ville de Tarse. Le Cydnus était navigable. La mer s'est depuis longtemps retirée des terres, et celles-ci boivent en partie ou conservent à l'état stagnant les eaux du fleuve. Au nord-ouest on nous montre la montagne des sept Frères Dormeurs. La légende de ces persécutés qui s'endorment et se réveillent quelques siècles après, au milieu d'une société bien différente de celle qu'ils avaient connue, devait sourire aux mu-

sulmans eux-mêmes, et il y a là une mosquée où se sont accomplis des pèlerinages célèbres. Après ce premier et rapide coup d'œil sur Tarse et ses alentours, nous prenons congé de ceux qui nous ont si bien accueillis, mais si peu renseignés sur les souvenirs de saint Paul qui subsistent encore. Le bon curé grec déclare qu'il faut aller d'abord nous asseoir à sa table, et qu'il nous permettra ensuite d'entreprendre des recherches plus fructueuses.

Après le repas, une voiture nous attendait, et nous avons parcouru Tarse dans tous les sens. Comme à Antioche, la vieille ville est ici sous terre, mais elle s'y laisse mieux voir. Au coin de chaque carrefour, des fûts de colonne servent de boute-roue et, sur les terrasses, de rouleaux. On a converti les chapiteaux en sièges où les Turcs aiment à se reposer, les architraves en lavoir où les femmes s'établissent sur les bords du fleuve, les frises en pierre d'angle dans les murs et les hermès en concierges à la porte des maisons. La nouvelle cité est donc un musée en plein vent. Il faut s'arrêter à tout instant pour déchiffrer une inscription grecque, admirer un bas-relief, reconnaître un fragment de statue, sans que de toutes ces données on puisse conclure rien de satisfaisant pour la topographie de l'ancienne ville. Près d'un des bras du Cydnus, qui a dû être jadis le plus central, nous examinons les ruines d'une vaste construction que j'identifierais volontiers avec ce Gymnase de la jeunesse dont parle Strabon, et

dont le mur d'enceinte était baigné par le fleuve. Est-ce dans le stade, une de ses dépendances obligatoires, que Paul enfant a vu courir et lutter ces athlètes dont il nous parle dans ses épîtres, et parmi lesquels un seul reçoit la couronne triomphale? Est-ce sous les portiques disposés autour de la masse centrale, et où étaient des chaires pour quiconque voulait enseigner, qu'il a entendu discourir les rhéteurs et les philosophes? C'est probable, car il y avait à Tarse un courant intellectuel auquel le jeune et ardent pharisien ne dut pas se soustraire. Cette population, dit encore Strabon, était passionnée pour la philosophie. Elle avait l'esprit si encyclopédique, qu'elle finit par éclipser Athènes et Alexandrie, comme centre universitaire, au temps des premiers Césars. Toute la jeunesse indigène aimait à s'y occuper de littérature et de sciences, et quand on avait complété son bagage de rhéteur ou de philosophe, l'usage était d'aller porter ailleurs le résultat de son travail. C'est ainsi que Rome fut envahie par les sçavants de Tarse. Bien que Paul ait reçu son éducation rabbinique à Jérusalem, tout porte à croire qu'il fut initié ici à la philosophie et à la littérature de la Grèce.

L'Agora fut aussi de ce côté et près du fleuve, puisque le peuple laissa Marc-Antoine siéger seul sur son tribunal, pour courir au-devant de Cléopâtre, qu'on voyait arriver en costume de Vénus dans une galère d'ivoire et d'or, dirigée par de petits amours qui ramaient sur le Cydnus, tandis que les zéphyr soufflaient dans la voile de

pourpre. On sait avec quelle légèreté cette malheureuse ville passa, durant les guerres civiles, du parti des conjurés à celui d'Octave, et réciproquement, subissant tour à tour la sévérité des uns ou des autres, sans que ses malheurs aient jamais servi à lui donner ni plus de sagesse dans ses résolutions, ni plus de réserve dans ses mœurs. Nous foulons la terre où fut inaugurée par Antoine et Cléopâtre cette *vie inimitable* que la multitude s'appliqua quand même à imiter. S'il est vrai que Sardanapale, avant Triptolème, ait fondé Tarse, il faut convenir que ses descendants restèrent à la hauteur de sa morale et de sa philosophie. On dit au reste que ses cendres ont reposé sous les ruines de Dounouk-Tasch. Allons les visiter.

Une noce est sur notre passage; on y danse gracieusement au son du tambourin, de la flûte et d'une sorte de basson nommé *darabouka*. Un homme marque le rythme et le pas, en agitant dans l'air un foulard rouge qui est le signe du ralliement. Les danseurs sont heureux de se voir regardés. Ils ne soupçonnent pas que leurs jeux ont pour nous un sérieux intérêt, et que nous y retrouvons tout le passé avec ses plus vivants souvenirs. Une des danseuses se détache du groupe, et, s'approchant de notre voiture, vient nous offrir de nous joindre à la noce. Les Talmudistes¹ racontent bien que les hommes les plus graves de

¹ *Kethouboth*, fol. 16.

l'Ancien Testament ne crurent pas se déshonorer en allant faire leurs compliments aux nouvelles mariées et en dansant avec elles. Nous ne nous sentons aucune envie de les imiter. Peut-être proposera-t-on des énigmes comme à la dangereuse noce de Samson. M. Vigouroux voudrait les entendre, mais sans parler les trente vêtements de rechange qui causèrent le malheur de la jeune philistine, de sa famille et de son pays. Nous prions notre interprète de refuser l'invitation et le cocher d'enlever ses chevaux.

Au bout d'un vaste verger planté de citronniers, de mûriers et d'amandiers, nous atteignons une grande ruine rectangulaire: c'est le Dounouk-Tasch. Le revêtement de marbre qui orna jadis cette étrange construction a complètement disparu. A peine si quelques rares fragments gisent à terre. L'un d'eux porte la trace d'une grande circonférence qui fut peut-être un signe symbolique. Pour relever à notre aise le plan du curieux et indéchiffrable monument, nous escaladons ses murs de cailloux fortement cimentés par un béton qui défie les siècles. Au nord, une sorte de galerie construite en voûte desservait l'édifice. Une large fissure constituait plus bas un second passage parallèle au premier. Là dorment au soleil de hideux lézards, et quelques grands figuiers étendent sur les ruines leurs bras maigres et noueux. Après cette double tranchée, et avec l'apparence d'une forteresse rectangulaire dont les murs auraient cinq mètres d'épaisseur, le vaste monument se développe à une

hauteur de sept mètres, sur une longueur de quatre-vingt-dix et une largeur de quarante-cinq. Son intérieur présente un carré vide, sauf au nord et au sud, où s'avancent, hors de la masse murale, deux grands blocs coniques. L'un d'eux, celui du nord, a été fouillé, mais on n'y a trouvé que des débris de poterie rouge et un doigt en marbre blanc qui fit partie de quelque statue colossale, dressée sans doute sur le cône qui servait de piédestal. M. Langlois a supposé que ce fut ici le tombeau de Sardanapale. Mais Aristobule prétend l'avoir vu de son temps à Anchiale, non loin de Mersina. Il était surmonté d'une statue de marbre représentant le monarque sceptique et voluptueux qui, des doigts de sa main droite; semblait faire un claquement dédaigneux. Au bas de la statue on avait écrit en caractères assyriens : « Sardanapale, fils d'Anakyndaraxès, bâtit Anchiale et Tarse en un jour. Passant, mange, bois, joue, le reste ne vaut pas ce claquement de doigt. » M. Garrelli d'Alexandrette nous suggérait l'idée qu'il y avait eu là deux tombeaux, l'un de Julien l'Apostat et l'autre d'Anatole, son maître des offices, tué avec lui. L'histoire nous apprend, en effet, que cet empereur fut enseveli à Tarse, hors des murs de la ville, sur le chemin qui mène aux défilés du Taurus, dans un modeste tombeau dont Jovien, son successeur, fit ensuite un superbe mausolée¹. Aujourd'hui la cour intérieure a été trans-

¹ Amm. Marcel., xxv, 10.

formée en cimetière, et à côté de Sardanapale ou de Julien l'Apostat, dans leur propre tombe et sous de modestes croix, dorment pieusement quelques Arméniens sans nom.

Nous reprenons le chemin du Cydnus. Celui-ci a des souvenirs profanes qui ne nous laissent pas indifférents. C'est en se plongeant, tout couvert de sueur, dans ses eaux glacées, qu'Alexandre contracta subitement la fièvre pernicieuse qui faillit l'emporter. A Tarse eut lieu cette mémorable scène où le jeune conquérant, avisé par une missive de Parménion qu'il allait être empoisonné par son médecin Philippe, montra si courageusement sa foi en l'honnêteté humaine. Acceptant sans hésiter le breuvage que Philippe lui présentait, il se contenta de lui tendre la lettre qu'il avait cachée sous son oreiller; et, tandis que le médecin en prenait connaissance, il se mit à vider jusqu'à la dernière goutte la coupe que des amis pleins d'un zèle mal avisé croyaient devoir lui être fatale. Cependant Philippe, indigné, avait jeté la lettre et son manteau à terre en criant : « Puisqu'il faut vous sauver pour me sauver moi-même, laissez-moi faire, et les méchants seront confondus. » Alexandre, lui tendant la main, se contenta de dire : « Tu vois que je n'ai pas peur. » Quelques jours après il reprenait le cours de ses exploits et gagnait la bataille d'Issus.

Le Cydnus actuel a deux branches principales qui se subdivisent à l'infini. Son cours est profond et rapide. Il fait marcher quelques moulins assez

bien établis. Ses eaux, que nous goûtons, sont froides et crues. Il serait imprudent d'en boire à son aise. Une large cascade que nous atteignons sitôt après offre le plus joli coup d'œil. Un bras du fleuve y tombe à travers des roches abruptes, sur une largeur de cinquante mètres, creusant des ponts naturels, passant au-dessus de grottes profondes que l'on peut visiter au temps où les eaux sont basses, et, tout blanc d'écume, va se précipiter à travers de capricieux circuits dans la plaine où fut l'ancienne cité.

Des remparts d'Haroun-al-Raschid eux-mêmes il reste à peine de pauvres ruines, que le temps et la main des hommes dispersent tous les jours. Ce qui est toujours debout et plein d'intérêt, c'est la vieille porte romaine, dont nous avons remis la visite à la dernière heure, parce qu'elle est sur nos pas en allant à la gare. Ce monument, encore superbe, tout roussi qu'il soit par le soleil et ébréché par quelque main barbare, nous reporte aux générations qui bâtissaient pour l'éternité. Très solidement cintré, l'arc n'a pas fait un seul mouvement. Quant aux ornements, ils ont à peu près tous disparu. On voit les trous où furent scellés les gonds des vieilles portes. Au midi une niche abrita la divinité tutélaire de la cité. Cette antique construction a sans doute vu passer Paul quittant sa patrie pour aller jeter par le monde la nouvelle pensée religieuse qui travaillait son âme.

Un médecin italien que nous rencontrons à la gare promet de nous montrer, Plutarque en main,

des merveilles à notre retour. Nous prenons acte de sa parole, et nous partons pour Adana. A droite, la voie ferrée côtoie un pan de vieux mur que de loin nous avons déjà vu se dresser au milieu des champs. C'est, je crois, un des jalons qui devraient guider quiconque veut faire ici des recherches sur le site et les souvenirs de vieille ville. On appelle cette ruine la tour de Sainte-Hélène. Ces briques romaines sont-elles les restes de quelque cirque ou d'une construction chrétienne? Nous ne saurions le préciser. Sur notre gauche, le panorama du Taurus se déroule dans toute sa splendeur. Vers le soir, ces grandes montagnes ont des teintes ravissantes. Au sommet, les neiges scintillent sous les derniers rayons du soleil; plus bas des masses rocheuses se dessinent en tons violacés d'une inimitable harmonie et rejoignent, là où la terre est boisée, une longue ligne sombre qui, du levant au couchant, sert de soubassement à l'immense massif. Par intervalle, des échancrures à pic semblent taillées pour servir de monumental escalier à des géants qui habiteraient ces inaccessibles hauteurs. Sur un autre point du paysage, une gracieuse dentelure de crêtes régulièrement festonnées ondule sur le ciel bleu, tandis que, plus près de nous, des collines cultivées s'élèvent graduellement et vont s'appuyer au Taurus comme d'immenses contreforts. A leur versant méridional, et non loin de nous, de petits villages sont dispersés çà et là, comme autant de centres de vie agricole où quelques Européens, des *porte-chapeaux*, comme disent les Turcs, n'ont

pas craint de s'installer. Jusqu'à Adana la plaine est soigneusement cultivée, phénomène rare en Orient, et que du fond de notre wagon nous nous prenons à admirer.

A six heures, nous arrivons chez les PP. Jésuites, escortés non par les jeunes élèves qu'ils nous avaient dépêchés à la gare et que nous n'avons pas reconnus, mais par un policier qui a grande envie de nous soutirer un baghchich. Le terrible protecteur de l'ordre public n'admet pas qu'on voyage sans passeport; et, comme nous avons l'air de ne pas comprendre ses susceptibilités, il s'est juché sur le siège de notre voiture, à côté du cocher, pour continuer la série de ses récriminations auprès du P. Chartron, l'aimable supérieur de la communauté, auquel nous laissons le soin de l'éconduire :

Il lui fallut à jeun retourner au logis.

Adana, jeudi 26 avril.

Le zèle religieux est beau à voir de près. Le plus souvent il vit dans l'héroïsme tout naturellement et comme sans paraître le soupçonner. Ici trois sujets d'élite, chargés d'une laborieuse fondation, se condamnent à garder tous les jours, du matin au soir, des enfants rebutants, sans recon-

naissance et aussi frustes qu'on les puisse imaginer. Ils leur apprennent à épeler, à chanter et à prier. Peut-être à force de patience tireront-ils de ces méchants gamins quelque homme honnête, des citoyens laborieux, de bons chefs de famille, sinon de vaillants missionnaires. En tout cas, ayant montré ce qu'ils valent comme éducateurs, ces bons religieux obtiendront finalement le droit d'avoir une maison plus importante où ils recevront les enfants de la classe dirigeante, et ils feront alors le bien en commençant par en haut, ce qui en Orient réussit toujours mieux qu'en commençant par en bas. Jusqu'à présent ils ont lutté pour vivre. La police turque a monté la garde devant leur porte, voulant interdire aux élèves d'entrer. Ceux-ci n'en sont pas moins passés entre les jambes et les sabres des policiers. L'attrait du fruit défendu est considérable, même à Adana. Bientôt des centaines d'enfants ont voulu aller là où les soldats défendaient d'entrer, et les soldats impuissants ont capitulé.

En attendant, les bons Pères sont mal logés. Il y a aussi loin d'ici à leur maison de Beyrouth, que de l'enfance à l'âge mûr. M. Vigouroux est installé dans la bibliothèque, le P. Guillermin au divan, et moi dans une chambre éclairée par huit fenêtres, beaucoup plus qu'il n'en faut, quand elles ne ferment pas. Mais nous trouvons de la joie à souffrir un peu avec ceux qui souffrent toujours. Il me souviendra longtemps des heures délicieuses que nous avons passées là, dans les rapports de la plus parfaite cordialité avec des